

AUTOMNE 2016 | NUMÉRO V

# EKPHRASIS

DISTORSION



***Coordonatrice :*** Élise Warren

***Responsable aux communications :*** Geneviève Le  
Dorze

***Responsable du comité lecture :*** Francis  
Tremblay

***Éditrices et éditeurs :*** Mélodie Drouin, Sara  
Giguère, Édith Payette, Francis Tremblay,  
Frédérique Tremblay, Cédric Trahan, Élise  
Warren

***Révisseuses :*** Marie-Soleil Morin, Frédérique  
Tremblay

***Comité lancement :*** Sara Giguère, Geneviève Le  
Dorze, Sophie Levasseur

***Responsable à la promotion :*** Charles Warren

***Trésorier et responsable légal :*** Cédric Trahan

***Graphiste :*** Élise Warren

***Impression :*** Le Caïus du livre inc.

***Dépôt légal*** – Bibliothèque et Archives

# SOMMAIRE

## DE LA DISTORSION

- 9      **À LA FOLIE**  
*Yousra Benziane*
- 10     **JE SUIS CETTE  
BOMBE QU'ON  
AVAIT OUBLIÉE  
AU FOND D'UN  
TIROIR**  
*Maxime Cayer*
- 11     **ASPHYXIÉE**  
*Élise Warren*
- 14     **LITANIE POUR  
INSTRUMENTS À  
CORDES**  
*Noémie Parent-Barber*
- 26     **PÊCHE**  
*Frédérique Tremblay*
- 28     **TROIS  
TRANSMISSIONS  
ANTÉRIEURES**  
*Philippe Turgeon*
- 41     **LUMIÈRE,  
COULEURS  
ET EAU –  
OBSERVATIONS  
NATURELLES  
(COMPOSITION  
1,6)**  
*François Bordeleau*

---

### ESSAIS

- 49     **ET SI FACEBOOK  
ÉTAIT UN ROMAN?**  
*Isaac Montreuil*

Ekphrasis est une revue de création littéraire. Née sous l’empreinte de l’antique *εκφράσις*, ou la description exhaustive d’une œuvre, sa démarche en est dérivée. C’est dire que nous incarnons un mot, un thème ou un concept par cette chair littéraire qu’est le texte. C’est dire que nous transfigurons les objets en monuments, que nous travestissons les êtres avec des lambeaux de parole. Soutenant l’inconnu à bout de bras, la revue Ekphrasis propose des imitations sans origine, un passage entre l’imaginaire encore informe et la mise en corps de l’écriture qui s’ouvre, explorateur, sur l’éden des lettres.

### ***Des vertus de l'incompréhensibilité***

Le meilleur moyen de n'être pas compris ou de l'être mal, c'est lorsque l'on emploie les mots dans leurs sens originels...

*F. Schlegel, Athenäum, Frg. 19*

*On rappelle souvent cette vieille anecdote concernant le peintre Zeuxis, qui par son immense talent à reproduire le réel en arrivait à berner les oiseaux. Ces derniers, trompés, voyaient leur becs s'attaquer non à de gros et juteux fruits, mais à une vulgaire fresque peinte (la peinture serait L'enfant aux raisins, cité dans Pline, Histoires naturelles, Livres XXXV, XXXV). Étrange retournement : c'est au point ultime de la ressemblance, au summum de l'authenticité, que les attentes sont finalement déçues, et on ne saurait alors trouver plus dissemblant que cette horreur de perfection que sont ces gros et juteux raisins qu'on aimerait savourer. Tout se passe comme si le meilleur moyen de dire quelque chose, de le dessiner, de le communiquer, était précisément d'éviter par tous les moyens de le pointer directement et fidèlement, de ne pas le présenter ostentatoirement mais de le dérober à la vue, de le tordre, de le distordre. C'est l'invisible*

visibilité de la langue qui apparaît alors, son opacité, comme désormais flottante et dérivante sur les eaux. Écrire la distorsion, c'est dire l'écume de ces eaux, c'est mal dire, toujours, ce qu'il y avait à dire. Mais qu'y avait-il à dire, au départ?

C'est lorsque le pied de la conscience se bute sur le caillou du non-sens, que celle-ci se retourne sur elle-même et, bien qu'elle en souffre, se voit aussi par là instruite : de sa faiblesse, mais aussi d'autre chose — encore difficilement dicible, mais bien là. « Seule la plainte apprend encore... (Nur die Klage lernt noch...) » disait R. M. Rilke. Le clair chant du sens est un chant sans âme, un chant sans fond. Mais est-on même vraiment sûr qu'il ne nous dit rien? D'une chanson qui n'est qu'un fredonnement, d'une langue à l'envers, sans queue ni tête, d'un rêve aux allures de jour et d'un monde allure de cauchemar; c'est de là que notre esprit bâtit pourtant ses temples, et non pas ceux aux beaux frontispices, peuplés de divinités rassurantes et aux grandes et fines colonnes effilées à la mode ionienne, mais ceux perdus, qui ont été et qui n'ont de cesse de nous dire cela qu'ils ont été; ces Mycènes rêvées, ces peuples sans traces, ces langues sans mots qui nous semblent étrangement nôtres, libres que nous sommes maintenant des entraves du vrai et du fait, redonnés à nous-mêmes dans l'éther pur d'un monde du mensonge et du faire.

Il n'y a pas d'amour plus vrai qu'un amour imaginé. Et personne n'est plus vrai qu'un personnage de roman... mais que sommes-nous, alors, nous dont l'art et l'amour sont plus vrais et plus forts que nous-mêmes? Par quelle absurde distorsion sommes-nous

*rendu à nous-mêmes, dans un monde qui nous altère, nous déforme? C'est que notre droiture est précisément celle d'une distorsion, notre compréhension celle d'une incompréhension, notre art celui d'un monde qui ne lui ressemble en rien. Ne faudrait-il pas en tirer conclusion cela que la distorsion est un jeu, rien de plus, mais un jeu auquel il importe de savoir se prêter, si l'on veut jamais, comme à une destination, y être rendu.*

PAR FRANCIS TREMBLAY



*Émile Nelligan âgé de 40 ans*

Photographe inconnu

1919

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

BAnQ Vieux-Montréal

Fonds Émile Nelligan

MSS82,S1,D6,P6



# À LA FOLIE

---

Yousra Benziane

La folie te gagne ; givrés, tes espoirs gisent gelés.  
Soir d'octobre, soir d'hiver, soir de mai ?  
Quand l'existence s'est-elle amarrée à la souffrance ?  
On te connaît éphèbe, les cheveux épars.  
On t'oublie le crâne rasé, les bras croisés,  
comme échoué dans une camisole de force,  
le regard hagard laissant croire  
que même le Grand Soir n'y pourra rien.

## JE SUIS CETTE BOMBE QU'ON AVAIT OUBLIÉE AU FOND D'UN TIROIR

---

Maxime Cayer

mes pieds c'est l'asphalte toute la rue se  
fissurant cette branche pliant pendant des heures  
se battant tant bien que mal contre la furie des  
astres contre la folie des nuages cassée finalement  
malgré tous nos efforts toute la nature en miettes  
comme les journaux intimes honteux le pain  
moisi le vin tourné les mouches suffocantes les  
os des dinosaures mes bras c'est la hache fendant  
l'horizon la mer gelée les manuscrits inachevés  
déconstruisant les escaliers marche après marche  
des nuits des siècles durant les vitres volant en  
éclats bousculades à l'infini ma tête c'est l'anus  
scindé en deux le déchirement des discours la  
communication mise à mort et tant mieux tant  
mieux les continents en bouillie des idéaux de la  
science technocrate dans la tombe six mille pieds  
sous terre fleuves de mes urines tous et toutes  
s'y engouffreront souterrain ou non cancrelats  
chérubins picasso ministériels vous serez avertis  
cette langue c'est la mienne elle viole un point  
c'est tout

# ASPHYXIÉE

---

Élise Warren

Tu fredonnes. Ton souffle en fréquence m'asperge de sa fragrance. Ta voix est un phonème fragile sur mon corps affairé, volontiers fendu sur l'asphalte froid du boulevard. Affamée, tu m'appelles des plus profonds fantasmes où, folle, tu trouves ta finalité. Tu sais que je ne résisterai pas, fausse, incapable de me conformer à ce que veut notre société. Je suis un factice pétrifié, pâmant pour les formes défoulées qui fouillent le boulevard, une fois le soleil levé. Et, cette nuit, couchée, dévêtue, frissonnante, ma peau fraîche blanche sur noir, je sens tes mains sortir de l'asphalte, s'affoler sur mon corps, l'effiloche jusqu'à ce qu'il fonde, jusqu'à ce qu'il file le long du sol et pénètre les bas-fonds. Sous la ville, je m'effluve dans les égouts. Et tu fredonnes encore.

Tu m'as fragmentée fatidiquement en mille morceaux. Tu m'as dénudée de ma vieille feintise pour mieux me laisser flageoler par la fureur de

l'obscurité. Je me suis mise à nu pour me laisser foisonner par ta fluctuante mélodie. Depuis longtemps déjà, tu m'appelais de ton monde infranchissable où se mystifie l'impensable.

C'est ce que tu planifiais dans ta famine, n'est-ce pas, Madeleine?

Fière tu devrais être. Je fourmille dans les égouts avec l'affolement des rats. Je chemine fastidieusement pour que tu me béatifies en boursoflant mon être de ton infection. Je veux que tu farcisses la virginité de ma page blanche. Que tu façannes mon esprit de ton gouffre maléfique. Laisse-moi fabuler sur tes fleurs, fabriquées sur mesure, tombées puis flambées sur le tombeau de ma raison. Ton fredonnement est incendiaire.

Ta bouche contre mes cheveux et je me calcifie, défoncée, enfiévrée par la fumée suffocante de ta pensée. Ton feu paraissait un faisceau de vie dans ma grisaille éphémère, mais n'est que fanatisme une fois que moi, la flâneuse, je suis récupérée, enfermée puis asphyxiée.

Ils m'ont retrouvée dans mon fétichisme, dans ma fissure en flanelle, fauchée, flouée par qui d'autre sauf toi, Madeleine, la reine de la fanfaronnerie! Tu m'aurais fendue, tu m'aurais folklorisée puis démystifiée, mais jamais n'aurais-je pu te prédire aussi fourbe, car tu m'avais fourvoyée de la normativité!

Tu n'es qu'une menteuse qui m'obsède.

Foutaises, disent-ils. Ta raison est fracassée, rajoutent-ils. Tu dois être enfermée, continuent-ils. Mon mal est itératif. Ma folie est malfamée. Insatisfaite.

J'oublie.

Puis, ma propre finalité s'entame sur nos cendres. Tel un phénix en boucle et en démesure.

Depuis ma chambre, enchaînée à mon être perforé, je t'appelle, Madeleine, ma chère perfide. Tu as proliféré ton charme aux griffes ardentes. Ton chant a germé, formé en moi un fétiche, un pastiche de la muse que tu es. C'est pour toi un magnifique départ, c'est pour moi un cercle vicieux.

Je te fais sortir sur le boulevard par mon fredonnement enflammé. Tu es frigorisée mais je te fracturerai. Tu es dénudée, mais je saurai te sanctifier de mes parures. Jusqu'à ce que notre affolement devienne insupportable... ou enfin affranchi, tapé sur clavier. Ô Madeleine, qui es-tu donc si ce n'est qu'une fixité dans la fissure de mon être écrivain et psychiatisé?

## LITANIE POUR INSTRUMENTS À CORDES

---

Noémie Parent-Barber

Il est près de minuit; à cette heure, les idiots sommeillent et les pensifs contemplent l'immobilité. L'eau tombe du ciel, les rues sont inondées. Alors qu'il n'y a rien de mieux à faire que de rester chez soi, Rachel vagabonde sans but précis. Son parapluie lutte pour demeurer en position verticale, mais sa poigne est ferme. Les branches des chênes matures dansent sur l'avenue Bernard. Leurs feuilles jaunies glissent sur la surface des rigoles en bordure des trottoirs. Les voitures, rares et dispersées, roulent en douceur, créant des vagues dans le fleuve temporaire des rues du quartier. Un strident klaxon surprend Rachel qui traverse la rue sans se soucier des véhicules. Elle s'écarte rapidement, mais c'est trop tard. Sa jupe éclaboussée jusqu'aux hanches colle sur ses cuisses. Le sac en cuir se balançant au rythme de ses pas est trop petit pour contenir son parapluie désormais désuet. Ne sachant que

faire de cet objet encombrant, elle le délaisse sur le porche de l'église apostolique St-Grégoire. Son sautoir en perles rebondit à la cadence de ses enjambées aléatoires. Son visage est un désert blanc où le mascara a scié ses joues tièdes.

Rachel est la seule parmi les spectateurs à avoir quitté le théâtre sans chauffeur, sans destination. Les autres sont déjà à la maison, démaquillant leur visage où les rides commencent à devenir indélébiles, enfilant leur chemise de nuit en soie orientale. Eux n'ont pas eu à confronter les humeurs de la nature déchaînant son caractère empreint de violence, mais rejoignent plutôt leur confort pendant que les techniciens de scène défont les décors du théâtre. Ils somnolent comme les idiots de minuit pendant que Rachel, placide, déambule entre les arbres du parc Pratt. Détrempée, elle pose son corps sur un banc de ciment illuminé par un lampadaire. Elle n'en peut plus de se produire devant un public aussi exigeant, composé de gens aigris. Tous ces hommes et ces femmes qui ne rêvent que de partir loin, très loin, et de refaire leur vie ailleurs. Production après production, Rachel revêt les habits d'un nouveau personnage insipide. Elle s'exclame de sa voix sèche, presque rèche, d'un timbre qui lui est propre. Cette sonorité particulière, cette inflexion déchirée lui assure un revenu, mais dissout son identité à travers les

rôles incompatibles qu'elle doit incarner. Sa voix fait partie de son *casting*, sauf que c'est cette même voix qu'elle doit jour après jour faire résonner pour commander des allongés sans lait sans sucre au café, qu'elle doit moduler pour supplier son propriétaire de lui accorder encore six jours pour payer son loyer. La vibration de ses cordes vocales manifeste sa présence dans le monde. Au-delà de cette voix, rien n'est suffisant pour lui assurer sa place. Elle se tue à l'ouvrage, s'asphyxie de ses leçons de diction, de ses solfèges accompagnée d'un pianiste, de ses conversations téléphoniques interminables. Et si cette voix venait à s'éteindre, que resterait-il de Rachel? Elle se demande, adossée sur ce banc passé minuit. Plus tard, elle s'assoira nue devant la sècheuse, en attendant que ses vêtements retrouvent leur tonus. Dans un silence impeccable, elle attendra de trouver une solution à son équilibre qui ne repose que sur cette voix délicate.

•

De l'autre côté du mur, le voisin de gauche passe l'aspirateur dans les quatre pièces de son appartement semblable en tous points à celui de Rachel. Même division, même revêtement partout, même décoration sobre. Même anonymat dans la structure. Différent quotidien, différente version des faits, différente adresse civique. Le bruit tamisé du moteur filtre à travers



la cloison mince qui divise l'espace des locataires. Et si c'était plutôt similaire?, se demande Rachel. Et si je partageais autre chose qu'un palier avec cet inconnu? Et si par hasard, il me ressemblait? Et s'il parlait de ce même timbre, de ce même rythme, avec incertitude et fragilité? Par mimétisme, Rachel branche son aspirateur et aspire les miettes de ses toasts éparpillées dans les recoins de son appartement. Le reste attendra, car il est bon de se savoir accomplir la même tâche que son prochain. Même si rien n'indique que cette activité anodine ne nous lie d'aucune façon avec celui ou celle qui nous entoure, il est rassurant de partager les mouvements et le souffle de ceux qui nous ressemblent sans le savoir. Celui ou celle que nous voulons rejoindre quelque part sans raison particulière.

•

*« Comme quoi tout ce qui viendra après l'affliction profonde nous rendra fiers à en peindre des fresques sublimes sur les ruines de nos mausolées, à en geindre ad vitam æternam pour en finir avec ce deuil de nous-mêmes que nous souffrons de savoir vif et vivace. Ce procès du temps qui a passé sur nos corps, nous accablant à en pleurer des roches, jusqu'à se confondre dans l'abandon inégalé des relations imperméables qui n'épargneront ni toi ni moi ni personne. Comme quoi la trace des jours et des heures affectera notre vérité, notre héritage et notre mémoire tout en demeurant*

*à jamais indélébile. Comme quoi il vaudra mieux désertter le paysage pour toujours, déconstruire l'illusion de ce qui viendra sans cesse après, plutôt que de s'emmurer de remparts de granit et de l'obscurité issue de l'orage. Un curieux stigmatisme fera son œuvre sur les décombres de ce qui était de nous sans arrière-pensée, et puis nous irons au large endormir la gloire muette et décomposée de nos espérances sincères dans les flots de la mer du Nord.»*

•

Ce monologue exige un souffle considérable, une assurance sans pareil qui ne cadrerait pas avec un acteur novice. Ces mots semblent fluides pour un lecteur qui se contenterait de raccorder les syllabes sans inspirer aux virgules. Qui buterait sur les consonnes et bégayerait ponctuellement. Une fraction infime des récepteurs passifs emballés de l'ombre de la salle pourra franchement absorber cette litanie lyrique. Rachel sera aveuglée par des projecteurs vicieux braqués sur l'estrade surélevée. Elle angoisse. Pour cette représentation, elle ne peut pas compter sur les coulisses pour lui offrir une porte de sortie en cas de malaise. Elle sera perchée sur une balustrade de bois verni mesurant deux mètres quarante. Elle a vu le croquis de cette rambarde qu'elle occupera seule au sommet des neuf marches. Elle angoisse toujours, mais cette fois-ci c'est pire. Pour la première fois, elle n'arrive pas à

mémoriser son paragraphe. Son regard se pose sur les rideaux tirés qui la dévoileront jeudi soir devant un public avide. Une assistance qui aura payé son ticket pour se distraire posément, lui faisant face, effrontée, armée de son exubérance impatiente. Rachel n'appartient pas à ceux qui la regardent. Elle ne s'appartient pas quoi qu'il en soit. Rien ne se passe. Elle attend quelque chose, mais ne sait pas ce que c'est.

•

La robe qu'elle doit enfiler pour la pièce est étroite et inflexible. De toute façon, elle mange peu depuis que l'estime d'elle-même est en chute libre. Elle glisse aisément entre les coutures et le metteur en scène commente son élégance. Les remarques sont superficielles, toujours sans intérêt, sans authenticité. Ce costume n'en est pas vraiment un. Simplement un linceul imaginé par les costumiers pour l'exposer aux critiques les plus sévères. La chaleur torride des lampes dirigées sur la scène fait suffoquer la troupe. Les musiciens rejouent l'ouverture inlassablement, question de maîtriser leur rôle. Ce sont les premières notes qui donnent le ton, n'est-ce pas vrai ? Ces premières vibrations sont les plus cruciales. Elles plaisent ou désappoient immédiatement. Les renfrognés voudront toujours se faire rembourser leur billet : plus personne ne s'offusque d'un tel culot. Après-demain, le nom de Rachel figurera dans la

chronique artistique du journal, que ce soit pour les bonnes ou les mauvaises raisons. Elle versera de l'alcool dans un verre ouvragé et l'avalerà cul sec. Pour l'instant, ils répètent une dernière fois avant la première.

•

Des paillettes saillent le corps de Rachel, donnant l'impression qu'une seconde peau métallique la couvre jusqu'aux orteils. Ses cheveux foncés torsadés serrés sur son crâne et ses lèvres tartinées de carmin brillent de la même énergie que les flambeaux de part et d'autre de la scène. 19 h 42. De l'autre côté des rideaux de velours bleus, la salle s'emplit; de riches notables accompagnés de leur femme, de jeunes universitaires avides de culture bourgeoise, de vieilles femmes grouillantes de joaillerie, de gens ordinaires et d'intellectuels, de journalistes euphoriques et de critiques qui quitteront à l'entracte. Les musiciens aux cordes tendent leurs archets pendant que le pianiste réchauffe ses doigts dans l'eau chaude.

•

*« Sans raison je m'entends respirer trop fort, les cris cadencés de mes angoisses naïves répercutés mille fois contre les parois de mon corps. Et mon amour de métal attendra qu'un bras qui t'es tien atteigne la rive du lit, que mon sommeil de cuivre fonde dans le matin. Émeute dans mon cœur de sel, tu me berceras*

*au milieu des ombres liquides. Je ne m'étonne plus de me voir sourire perdue dans les cendres des draps. Dissimule nos doutes communs de tes mains musique. Emmène-moi marcher loin sur la ruelle sincère si tes paupières sont agiles, si ta voix aspire le plomb, si ton visage se transforme en horizon chimérique. Si tu dis oui, si tu dis oui. »*

Entracte. Les rideaux se déroulent à nouveau. Le velours couvre le côté cour, le côté jardin. Les musiciens replacent leur nœud papillon et se dégourdisent les jambes. Rachel s'agrippe à la rampe, entame sa descente. La dernière marche craque sous le poids de son corps malhabile. Une gouttelette de sueur ruisselle dans son dos suivant la fermeture éclair. La maquilleuse essuie à la hâte le khôl qui a bavé, le vermeil qui a rampé de quelques millimètres sous la lèvre inférieure et le fard à joues qui a migré vers les oreilles. Quelques coups de pinceau et le visage est de nouveau impeccable, caché sous une couche supplémentaire de poudre compacte. L'adrénaline dans le corps de Rachel fait place à une fatigue dévorante. Elle pose les mains sur son ventre et s'épuise à respirer. Le metteur en scène jubile, revigoré par les applaudissements soutenus du public. Une ovation à mi-parcours est plutôt rarissime. Les critiques donneront quatre étoiles quoi qu'il en soit. La chaleur tropicale des coulisses pèse sur la troupe. Tout autour,

on réclame de l'eau, quelque chose à boire. Les applaudissements continuent. Rachel demeure de marbre sur la chaise de la maquilleuse. La soif intense qu'elle ressent dans sa gorge ne suffit pas à déclencher une réaction de sa part. Elle observe son reflet dans la glace. Elle n'appartient pas à ce moment. Rien ne se passe. Elle attend encore. Elle ne sait toujours pas quoi.

•

Une chandelle fond sur le comptoir; sa flamme lutte, vacille, puis une fumée blanche s'élève. La mèche se noie dans la cire, perdue au fond d'une soucoupe souillée de cendres de cigarettes au menthol. Rachel a le menton avalé par ses paumes, immobile sur un banc surélevé, hypnotisée par l'heure qui clignote sur la cuisinière. Le micro-onde affiche trois minutes de retard et propage sa faible lueur dans l'espace restreint de la cuisine. Le *Quattro Stagioni* de Max Richter résonne dans l'espace adjacent. L'écho d'un orchestre complet de l'autre côté du mur, chez le voisin de gauche. Celui qui rêve à l'heure qu'il est, protégé par son duvet de plumes. Elle ne pourrait pas lui en vouloir d'avoir sombré dans un sommeil profond. Malgré tout, Rachel aurait envie de le savoir éveillé, de le regarder dormir, de l'entendre bouger. L'inconnu déconcerte, attise une émotion bouleversante quelconque, sans tourment sans effort. Précisément parce

qu'il prend la forme de celui qui soulage l'élan de détresse sans le vouloir, qui adoucit le chagrin de se retrouver là seule. Rachel s'oublie le temps de se resservir généreusement un quatrième verre. Elle se félicite d'appartenir à l'autrefois, de ne se justifier aucunement, de n'obéir qu'à ce qui composait l'hier. Elle a depuis longtemps abandonné les débris illusoires de ses relations morcelées. Elle se satisfait de sa mémoire, de l'intimité de ses soirées en solitaire. Elle ignore ce qu'il faut pour être là quand on admet finalement d'être absent. Puisqu'elle est perdue dans une foule d'identiques, elle se répète avec patience qu'il n'est pas primordial d'exister en symbiose avec ceux qui nous sont étrangers. Ceux qui n'ont pas compris que l'époque nous ronge l'âme jusqu'aux bornes de l'indécence. Elle parviendra à se convaincre tôt ou tard que sa fuite sera motivée par de nobles intentions, que son honneur ne souffrira pas de la voir disparaître. Il faudra cependant accepter de reconnaître tout ce que l'on ne vivra pas.

*« Je dessinerais des quartiers, des ghettos sur ton corps. J'en dessinerais les contours aisément, compterais les centimètres carrés de chair chaleur sur l'équateur de ton visage, devinerais les bas reliefs de ton sternum, mes cils gazon perdus sur le terrain vague de ton dos. Préludes en B mineur, coups de cœur bagarreurs, désirs aiguisés à la baïonnette, ceux qui assassinent sans prévenir d'un hédonisme baroque. Si*

*tu savais la bataille que je mène. On se dit pourquoi pas après tout, quand l'exode propose mieux que de rester là à croire que nous n'aurons pas peur de nos lendemains d'hier, des torpeurs infortunes, des stupeurs importunes. L'exil est préférable à la honte de nous savoir descendre ensemble, bas trop bas déjà. Alors nous libérerons, délivrerons notre sourire burlesque et dans un instant proche, nos arrogances, nos carences feront l'arabesque. Soyons plutôt panoramiques. Oublions le superflu, le procès. Parce qu'aujourd'hui, peu importe ce que deviendra l'odeur de ce qui nous édifiait. Résigne les gestes encore, car ils demeureront stériles, abandonnant leur ardeur avec désaccord. Sans quoi nous devrions, sans quoi nous pourrions, vivre l'absence vacillante de la négation sur l'envers de nos bouches fleuves. En attendant, laisse-moi dormir les cheveux luzerne sur ton sexe d'homme. »*

D'un imperceptible mouvement des lèvres, elle entame cette tirade à demi-mot. Malgré son succès, elle ne montera plus sur les planches. Elle a atteint sa destination, accompli son destin, anticipe le prologue, entrevoit le dénouement. Rachel saisit le verre rempli à ras bord et s'affaisse sur la méridienne installée sous l'unique fenêtre de la pièce. Elle boit, avale son désarroi. Elle admet pourtant : je ne veux plus être seule ce soir, plus jamais seule, jamais. Comme quoi tout ce qui viendra après la désolation la rendra muette et



elle pourra enfin se taire. Rachel envisagera le silence comme un exil. Sa voix trouvera le repos et elle migrera vers l'art tranquille au lieu de subir les regards de ceux qui contemplent. L'orchestre dans la pièce attenante s'est tu; les dernières notes de violoncelle font place au vide. S'abritant de l'obscurité, Rachel pousse son requiem plus haut à un rythme ralenti; elle calque l'ambiance. Elle improvise un *melodramma* pour mezzo-soprano aspergeant l'appartement, giclant sur les murs stériles. Des acteurs en coulisse s'enroulent dans les rideaux de ses paupières. Ils dansent sur le tempo, glissent sur son visage. Adagio. Rachel crée un art lyrique sans motif, sans entracte et pour la première fois, personne n'applaudira à la fin.

# PÊCHE

---

Frédérique Tremblay

Une lumière embrasse et dore les contours du corps nu. Les rayons s'attachent mollement au duvet blond qui recouvre le ventre. De longs cheveux camouflent les seins qui, bien qu'adorés, sont meurtris. Les aléas d'ombre et de clarté dévoilent, puis taisent leur douleur.

Peu à peu, cette lueur s'affaiblit. Elle semble s'enchevêtrer dans les fins poils pour tenter d'y laisser d'indélébiles éclats. Ne pouvant y arriver, celle-ci longe le corps, pour emporter avec elle sa fraîcheur. Néanmoins, de cette masse de chair épuisée émane toujours une certaine tendresse. Rien n'était plus accablant que cette lumière se dégageant de cette peau pêche.

Cette enveloppe s'assèche de jour en jour pour recouvrer cet éclat doré. Peut-être n'a-t-elle seulement existé que sur le ventre recouvert de délicats frissonnements. La peau tremble de son abandon, alors que ses sillons se remplissent

d'eau salée. Un dernier faisceau se reflète dans ce miroir mouvant. Cette lueur est si éphémère qu'elle se perd presque aussitôt dans les larmes.

L'âme habitant cette peau se fait dévorer par l'obséquieux personnage qui s'éclaire d'une chandelle. Quartier par quartier, elle égare ses repères alors que sa chair est consumée. Une fois qu'il ne reste plus que le noyau ravagé et la pelure, la lumière quitte la pièce pour ne plus s'y infiltrer. L'enveloppe s'enroule, alors, autour de son centre. Ainsi protégé, l'être se cristallise en suivant toutes les ridules du noyau.

Dérangeant l'immobilité de la femme, une nouvelle lueur fait frémir sa peau. Elle la réchauffe doucement, la laissant, peu à peu, se lisser. Une lumière embrasse et dore les contours du corps nu.

# TROIS TRANSMISSIONS ANTÉRIEURES

---

Philippe Turgeon

## I

L'ondée automnale surprit les deux amies. Quittant à pas de course le parc boisé où elles étaient occupées à baguenauder, elles se précipitèrent dans le premier commerce se présentant à eux. L'insigne à l'entrée annonçait un magasin d'antiquités, mais un brocanteur averti eût reconnu des babioles qui relevaient plus du bric-à-brac de bas marché que de la sélection d'un antiquaire digne de ce nom. Elles entrèrent d'un claquement de porte et, toutes détrempées, furent reçues par un fort charmant vendeur, seul employé à l'ouvrage. Âgé d'une douzaine d'années, un gamin se pressa à leur secours, récupérant manteau et prodiguant avec aisance force salutations et compliments à l'endroit des clientes, qui répondirent d'un sourire généreux.

Les deux femmes se fréquentaient, et s'appréciaient, depuis la plus tendre enfance; frisant dangereusement la trentaine, inutile de mentionner qu'elles se connaissaient par cœur. Évelyne, aux longs cheveux noirs lisses et à la figure gracile, montrait un caractère soucieux et réservé, quoique intelligent, et contrastait considérablement avec Sophie, femme sans-gêne qui arborait d'épais cheveux filasse ébouriffés et une continuelle bonne humeur.

Elles parcoururent un instant les allées, médiocrement éclairées par quelques chandelles parfumées, sans trop prêter attention aux divers brimborions, lorsque Évelyne aperçut une foule d'horloges poussiéreuses de style comtoise étroitement serrées contre un mur.

— Tu me pardonneras, mais je ne peux m'en empêcher, dit-elle à Sophie.

Sans perdre une seconde elle avança de plusieurs heures les aiguilles d'une première horloge, puis d'une seconde, etc. Voilà deux mois déjà que son amant, vaillant et fidèle matelot, voguait parmi les houles farouches de l'océan Indien; ses présents agissements, alimentés par un élan à la fois amoureux et nostalgique, devaient rendre hommage à son long voyage, et son retour imminent.

Arrivée à la dernière horloge elle répéta son geste, mais le cadran, sous la pression pourtant

modeste de l'index d'Évelyne, perça de part en part, découvrant en sa cavité une enveloppe décachetée au papier jauni, rongée par le temps. Sophie saisit l'enveloppe de sa cachette, en retira une lettre manuscrite et en débuta la lecture sans se faire prier, fébrile devant le moindre mystère.

« Son départ, et vous le saviez lors de cette soirée de juillet, était pour le lendemain. Vous teniez plus que tout au monde à ce qu'il se jette à genoux, pour baiser vos mains, et promette de chérir votre mémoire lors de son long périple en mer. Si gênée étiez-vous qu'il méprit votre silence bien intentionné pour une manifestation de désintérêt, vous laissant sans nouvelle, angoissée et en prise aux remords les plus amers. Vous l'attendiez donc à son retour au port de Québec, mouchoir bleuté en main et larmes aux yeux... »

Évelyne, qui n'appréciait guère que l'on se moquât d'elle, arracha la lettre des mains de Sophie et en parcourut furieusement les lignes, peinant à s'expliquer comment une lettre égarée pouvait rapporter d'une telle lucidité des sentiments qui, non seulement semblaient la concerner, mais dont, de surcroît, elle ne se rappelait point s'être elle-même avoués à l'époque. Il s'agissait de secrets. Sophie déchiffra les indicibles affres brouillant le regard de son ami et s'empressa de la rassurer :

— Pure coïncidence, rien de plus. Regarde

l'état de cette lettre. Fort à parier que sa composition est antérieure à notre rencontre. Je n'aime pas voir le hasard se moquer de toi : nous te savons toutes deux de complexion délicate et tu te tracasses, tu te tortures, pour moins que ça.

— Ne dis pas de sottises, je me porte parfaitement bien maintenant, lui répondit Évelyne, d'une voix tremblante. Tu serais aussi surprise que moi ! Comment expliquer ces dernières lignes, qui mentionnent l'accident dont nous avons été témoins, lui et moi, lors de notre première escapade amoureuse, suite à son retour ?

Sophie récupéra la lettre et constata que son amie disait vrai ; un frisson, qu'elle tenta de cacher pour ne pas tracasser Évelyne davantage, lui traversa le corps en entier. Elle saisit Évelyne par le bras et s'apprêtait à l'entraîner vers l'extérieur, la pluie s'étant apaisée, quand le gamin remarqua l'enveloppe ouverte que tenait Sophie.

— Mademoiselle, bredouilla-t-il, c'est mon papa qui va se fâcher contre moi si vous partez sans payer.

Ne se sentant pas d'humeur à lui expliquer la situation, Sophie se pressa contre son comptoir et, trouvant appui et s'y soulevant de ses deux mains, comme une mère vint du bout des lèvres déposer un baiser au front du gamin. Il rougit jusqu'au blanc des yeux mais permit tout de

même aux demoiselles de quitter, la jeunesse n'en demandant guère plus.

## II

Évelyne occupa le reste de sa fin de semaine à cogiter le pourquoi et le comment de l'énigmatique lettre, sans en percer l'énigme. Fleuriste de profession, c'est avec distraction qu'elle répondit à la clientèle de son modeste kiosque le lundi matin marquant son retour au travail.

Un client se lamenta de la couleur des roses de son large bouquet, noires plutôt que blanches : « Dût-il m'en coûter la vie, j'attendrai en ces lieux que cette infamie soit réparée. Vous me voyez débarquer à un mariage avec pareille gerbe ? » Un autre se plaignit de la faible valeur nutritive de son terreau ; une autre, du décevant parfum de ses lilas. Bref, la journée pour Évelyne s'annonçait pénible lorsqu'un assourdissant vacarme ébranla la place, l'incitant à quitter sa caisse pour rejoindre la grouillante cohue s'y amassant.

En raison de la témérité, pour ne pas dire de l'ineptie, de trois cyclistes exhibant maillot et cuissard moulants, la camionnette desservant le fruitier compléta son trajet en donnant du pare-chocs contre la grandiose fontaine au centre de la



Grand'Place. Sous le choc les portières d'un coup s'ouvrirent et la marchandise, plusieurs bocaux en verre emplis d'une purée rougeâtre, roula hors de la camionnette pour se fracasser au sol dans un assourdissant tapage d'éclats de verre; quelques bocaux survécurent pourtant à la chute et ça et là roulaient à travers la place, importunant les autres conducteurs qui manifestaient leur mécontentement d'une symphonie de klaxons.

Un regroupement de badauds se forma autour des cyclistes et du camionneur; les quatre accidentés étaient sains et saufs, mais il est difficile d'imaginer ce qui pût arriver des trois athlètes si l'on n'eût retenu le camionneur enragé, qui se préparait à venger sa marchandise, tout comme son honneur, à grandes volées de torgnoles.

Si le bon Roger, ce fruitier frappé par la fatalité, paraissait accablé par la tournure des événements, il n'en était rien à côté d'Évelyne qui, dans un état d'hébètement, se fraya un chemin à travers la masse de curieux pour venir s'agenouiller à proximité des contenants cassés, dont le contenu visqueux lentement se répandait sur les dalles de la Grand'Place. Elle trempa un doigt dans la substance rouge et le porta à sa bouche, sous le regard perplexe de toutes les personnes présentes, retenant leur souffle.

« Confiture de fraises, comme la première fois, pensa Évelyne à part soi. Je l'avais pressenti

en lisant cette lettre, mais j'en suis maintenant certaine. Et Sophie qui me parlait d'une simple coïncidence... Encore pis : ce pauvre Roger qui en si peu de temps perd un deuxième chargement ! Il doit penser que je lui porte malheur, moi qui fut témoin de sa première malchance en compagnie de mon amant, postés au bistro du coin. Mais ces cyclistes, seraient-ils au nombre de trois et porteraient-t-ils ces costumes cintrés. »

D'un bond elle se releva et se dirigea vers les sportifs qui s'affairaient à replacer leur casque et à resserrer fermement le velcro de leurs gants. Le compte y était donc, tout comme les cuissards et le reste de l'accoutrement. Sans prendre la peine de justifier son comportement ahuri au public, Évelyne regagna son kiosque où une foule de clients l'attendaient, impatients ; après les avoir tous satisfaits, sans même s'en rendre compte tant la stupeur la paralysait, elle téléphona Sophie :

— Tu ne croiras pas ce qu'il vient de m'arriver, ou plutôt ce dont je viens d'être témoin, proféra Évelyne avant d'entendre le salut de son amie.

— Ta voix et ton débit ne me suggèrent rien de rassurant, répondit Sophie. Qu'y a-t-il ?

— Tu te souviens l'accident que j'ai vu à la Grand'Place, il y a quelques temps ? L'histoire des pots de confiture, ça avait fait la manchette si je ne me trompe pas.

— Lors de ce souper avec ta tendre moitié? Le rapport que tu m'as tenu de cet accident était plus détaillé que celui concernant les qualités de ton aspirant. Mais cette fois tu m'inquiètes, vraiment. Je réitère : cette foutue lettre n'est qu'une étrange et absurde coïncidence qui en aucun cas ne peut...

— Sophie, Sophie, l'interrompit-elle, un accident identique vient de se reproduire. Au même lieu et en des circonstances similaires.

— Des cyclistes, si je me souviens bien? s'enquit Sophie, qui cependant s'en souvenait.

— Pourrais-tu me rejoindre à mon appartement vers les dix-huit heures? implora l'éprouvée.

— J'y serai, Évelyne. Évidemment que j'y serai. À tout de suite, et prends soin de toi en attendant.

### III

Ce fut dans un état analogue au sien que Évelyne trouva son amie. Assise sur les marches à l'entrée de l'appartement, Sophie agrippait fermement plusieurs photographies, alors que d'autres, éparses, reposaient à ses pieds, près d'une enveloppe au papier pâli et dégradé. Sophie sentit la présence de son amie et releva la tête, présentant à Évelyne un regard hagard. Après un

silence insupportable, Sophie prit la parole d'une voix chevrotante :

— Je t'attends depuis peu, lui dit-elle d'entrée de jeu, mais après avoir vu ces clichés il m'en est paru avoir été d'une éternité. J'ai même considéré, si je puis être honnête à ton égard, te les cacher, pour t'éviter les soucis, mais mes nerfs m'ont trahie. Car oui, tu me trouves à l'instant bien agitée. Jamais ne pourrais-je te dissimuler une chose de la sorte. Regarde ces photographies, insista Sophie en ramassant celles échappées au sol et en lui tendant l'épais paquet, Dieu seul sait d'où elles peuvent provenir. Je les ai trouvées encombrant ta boîte aux lettres et l'enveloppe, similaire à celle de tu-sais-quelle lettre, me paraissait suspecte. Pardonne mon indiscretion.

Sophie prononça ces mots d'un seul souffle et Évelyne, plus confuse qu'effrayée, examina les photographies une à une. Elle put y voir des images la représentant, son amant et elle, absorbés à des activités personnelles et d'ailleurs des plus banales. Le hic, celui faisant grimacer les deux femmes, résidait en ce fait que ni Évelyne, ni son amant jamais ne jouaient au photographe. Ils ne possédaient aucun appareil. Cela pouvait, devait signifier qu'un inconnu avait photographié, développé et envoyé les clichés en question, ouvrage représentant plusieurs jours de grossière filature et d'indiscret espionnage. La seule pensée

de cette infamie affola tant Évelyne qu'elle se dirigea sans mot dire vers sa cour arrière pour brûler toutes les évidences, à même son foyer extérieur, et cela sans que Sophie ne sût ou ne pût prononcer une seule parole.

Les deux femmes contemplèrent les flammes consumer les photographies lorsque Évelyne en aperçut une qu'elle n'avait précédemment remarquée ; d'un geste rapide elle la saisit, toujours en feu, et l'éteignit de ses pieds sur l'herbe avant de la récupérer.

— Verrais-je ce que je pense voir, sonda-t-elle Sophie, ou serais-je en plein délire ? Seul un artifice malicieux pourrait...

Une imposante statue de marbre noir, grandeur nature, sculptée de façon telle qu'Évelyne semblait effectivement en être le sujet : voilà ce que les deux femmes observèrent.

— Cette statue te ressemble, nul doute là-dessus, corrobora Sophie. Et regarde ce pont en arrière-plan, et ce galet... serait-elle située à l'extrémité de la Plage-Jacques-Cartier ? C'est pourtant impossible.

— L'on jurerait, en effet, répondit Évelyne ; et si nous allions y jeter un coup d'œil ?

— Tu serais donc plus courageuse que moi, acquiesça Sophie d'un rire nerveux.

Les deux femmes, quelques minutes plus tard, sautèrent dans un autobus en direction de la plage. L'obscurité du soir hâtivement étendait son règne, comme à son habitude lorsque octobre tire à sa fin, et le fleuve, parcouru sur tout son étendu par une brume opaque, donnait à la scène un air caligineux; les fortes vagues, gonflées par un vent mesquin, soulevaient des embruns glacials au visage des rares promeneurs présents; l'entrechoquement des galets battait un rythme sourd et martial.

Sophie, qui marchait d'un pas décidé, peinait tout de même à suivre Évelyne, qui se rendait à destination en proie à une confusion qu'elle tentait de réprimer. Arrivées à la pointe du rivage, les amies s'engagèrent dans un sentier bifurquant en direction de la jetée, et débouchèrent là où elles pensaient trouver la statue; le lieu était exact, mais ce qu'elles virent ne correspondait en rien à la sculpture du cliché.

Plutôt que de s'émerveiller devant la cabalistique statue qu'elles attendaient, Évelyne et Sophie durent considérer une œuvre toute autre. Une figure efflanquée, qui selon les avis pût apparaître tant comme le corps d'une femme que celui d'un épouvantail, était montée sur un ample tronc servant de podium. Le torse tordu, pauvre amas de feuilles mortes, mousse et fange, avait pour bras deux branches dénudées aux

rameaux multiples; une pierre acérée de forme arrondie et recouverte de pailles et de brindilles faisait office de tête; pour jambes, des algues humides, ballottant nonchalamment aux caprices de la brise fluviale, soutenaient, par un de ces miracles de l'art, le corps sur son présentoir. Longtemps les femmes tournèrent autour de cette malformation, ne sachant trop qu'en penser.

— Dis-moi, Sophie, je n'ai pas l'air si frêle, tout de même? échappa Évelyne. Il me faudra prendre quelques livres si c'est le cas.

Tendue par la situation, Sophie éclata en un rire franc et sonore. Évelyne jamais ne sut résister à pareille vision et le rire, par cette propriété splendide qu'il a d'être contagieux, la gagna à son tour.

Elles s'esclaffaient de bon cœur, relâchement amplement mérité, lorsque soudain l'éclat d'une lanterne, visiblement attachée à une brouette, au bout du sentier déchira les ténèbres naissantes. Un vieillard barbu s'approcha d'un pas pesant, accompagné uniquement du grincement des roues de sa charge, et s'immobilisa lui aussi devant la statue; pour seul signe d'appréciation, il grimaça. L'homme ensuite donna du talon contre le galet et la lumière du phare, perdue à l'horizon, quelque part derrière le brouillard, de l'autre côté du fleuve, d'un coup s'alluma; suite à quoi il déclama d'une voix rauque :

« Mon magnanime Maître, par trop épuisé, m'a chargé de compléter cette livraison, que voici. Au revoir, mesdemoiselles. »

Il déchargea son contenu et quitta sans autre cérémonie. Au sol, des centaines de beignets encore fumants étaient éparpillés parmi le galet. Sophie en saisit un et prit une bouchée, sans hésitation.

— À la confiture de fraises, nos préférés.

— Alors dans ce cas, répondit Évelyne en se servant elle aussi un beignet.

Évelyne, prit une bouchée qu'elle mâcha sans arriver à avaler ; elle la recracha, et, incertaine :

— Quel péché ai-je donc perpétré pour mériter du passé pareil courroux. Tenterait-il de m'effrayer... de me châtier?...

— Et s'il ne te voulait aucun mal, hasarda Sophie. S'il était aussi perplexe que nous? Peut-être désire-t-il simplement nous rappeler sa présence expirée.

— Possible, considéra Évelyne. Tout est possible...



## LUMIÈRE, COULEURS ET EAU – OBSERVATIONS NATURELLES (COMPOSITION 1,6)

François Bordeleau

Ce qui nous aura nui n'aura pas été l'espace, mais le temps passé sans qu'aucun avion ne puisse le survoler. La solution à cette tempête était là, toute petite, basse et claire, mais nous étions trop dans les nuages pour la voir. Maintenant, je relis un mot enroulé dans un bout de carton alors que la Reine de cœur, emmitouflée de désirs, se pare de tatouages et de plaisir.

*Buenos días, mi amor!*

*Merci pour le café et les caresses; le souvenir et les sourires.*

*Je suis adaptable mais en même temps j'ai peur des risques — heureusement, avec toi, j'aimerais défier la chance.*

*Avec amitié,*

*Una vieja chica joven*

C'était la lettre qui me restait comme témoin des terrasses illuminées aux *girasols*, de ses *pájaros tropicales* et des bières où l'on enfermait les corps

morts laissés aux mouches. C'était la lettre qui me restait pour voyager jusqu'entre les montagnes d'Amérique, pour me pousser jusqu'au bout de l'évasion et de...

oh, mais cette vue, cette projection!

Je me pose là où les accents et les expressions sont dérisoires, où les buts sont provisoires, tout au fond de mes déboires, où les clopes s'enchaînent comme les collines, et où les mots font office de frontière, rattachés par des satellites.

*Empleos para extranjeros*

*La Solución estaba cerca*

*casi aquí.*

*J'entrevois les larmes de ta détresse,*

*la lame du guerrier qui s'émousse.*

La nudité du sommeil efface ces colères qui font de moi un inhumain évanoui dans les bras d'une prompte pensée, d'une distance injustifiée, d'un paradoxe sacré. Tandis que je joue au jeu de l'horloge, la terre fait chavirer les secondes éconduites par l'infidélité de la transparence. Je suis là depuis plusieurs heures à te caresser du regard et à admirer ton teint basané bordé de cheveux de charbon. Tes doigts fins caressent l'aura chaude de l'été nordique, et les algues dansent au rythme de la lune qui, telle une application mobile, tourne dans une valse d'ivresse jusqu'aux rebords de mon téléphone.

Lorsque je lève mon regard vers tes yeux, je constate l'immensité du ciel.

**Interlude (j'irai jusqu'au bout de tes lèvres pour mieux prononcer ton nom)**

Après une ballade jusqu'au sommet de la montagne, là où les hommes ont construit leurs colonnes et leurs colimaçons de pierre, enivrés de Marie, cette divine illusion, je t'accompagne jusqu'à chez toi. Engourdis de désir, nos épaules se frôlent. Nos imaginations se parlent et nous nous taisons, balancés entre la raison et la faim. Passés la cloison de la nuit, seule protection contre nos émotions et les soirées d'outre-mont, nous nous abandonnons à un minuscule canapé, pipe à la main à défaut d'avoir perdu la direction de nos regards.

***Treeping/Crac!***

Comme un coup de tonnerre je perds la voix, nos lèvres choquées se battent pour trouver la terre la plus accueillante, le lac le plus chaud, la mer la plus inspirante. Tandis que tes mains caressent le corps qui m'a été donné, les miennes te retiennent. Tes cheveux sont ma bouée de sauvetage. Ton cœur se durcit comme l'eau qui gèle, et ton cou s'étire comme la marée. Je te

pousse, tu me retiens, et bientôt je creuse sous terre pour déterrer les cadavres des héros.

Il fallait que je le vomisse, ce souvenir d'hier relevant du cruel de l'adolescence me portant ici à la pitié du clair de l'eau bleuissant à chaque formation de couche de vert de gris qui s'installe sur mon souvenir. Je vois mon souffle en cathédrales d'eau.

Où se trouve le mouvement, la lumière s'éparpille en petits cercles orbitaux, en petites ondes de choc qui brisent l'ordre du sable. Tous deux rappellent et écrivent sans cesse le futur suivant la pression atmosphérique montante. Un jour, les images de toi dans mon reflet sur l'eau seront portées par des diamants en cathédrales glorieuses et en ivresses d'amour. L'image s'efface, la passion se fane, en quête de mouvements. Je ne vois plus que ce que je veux voir, je ne vois plus que le nom des corps perdus qui ont coulé à perte d'âme dans les bas-fonds du suicide, soubresaut de peine qui arrache les veines une à une et qui plisse les doigts comme mon visage déformé. Je frappe dans l'eau. Un milliard de jours éclaboussent ma peau et mes cheveux en une image sanglante d'un cœur d'or trempé de cocaïne. Tu n'es plus que ce souvenir d'un être entremêlé aux coquillages illuminés par le sable de la plage. Emportée par le vent, j'espère retrouver l'exactitude de l'amour propre.

— Vois-tu quelle est la différence entre toi et moi?

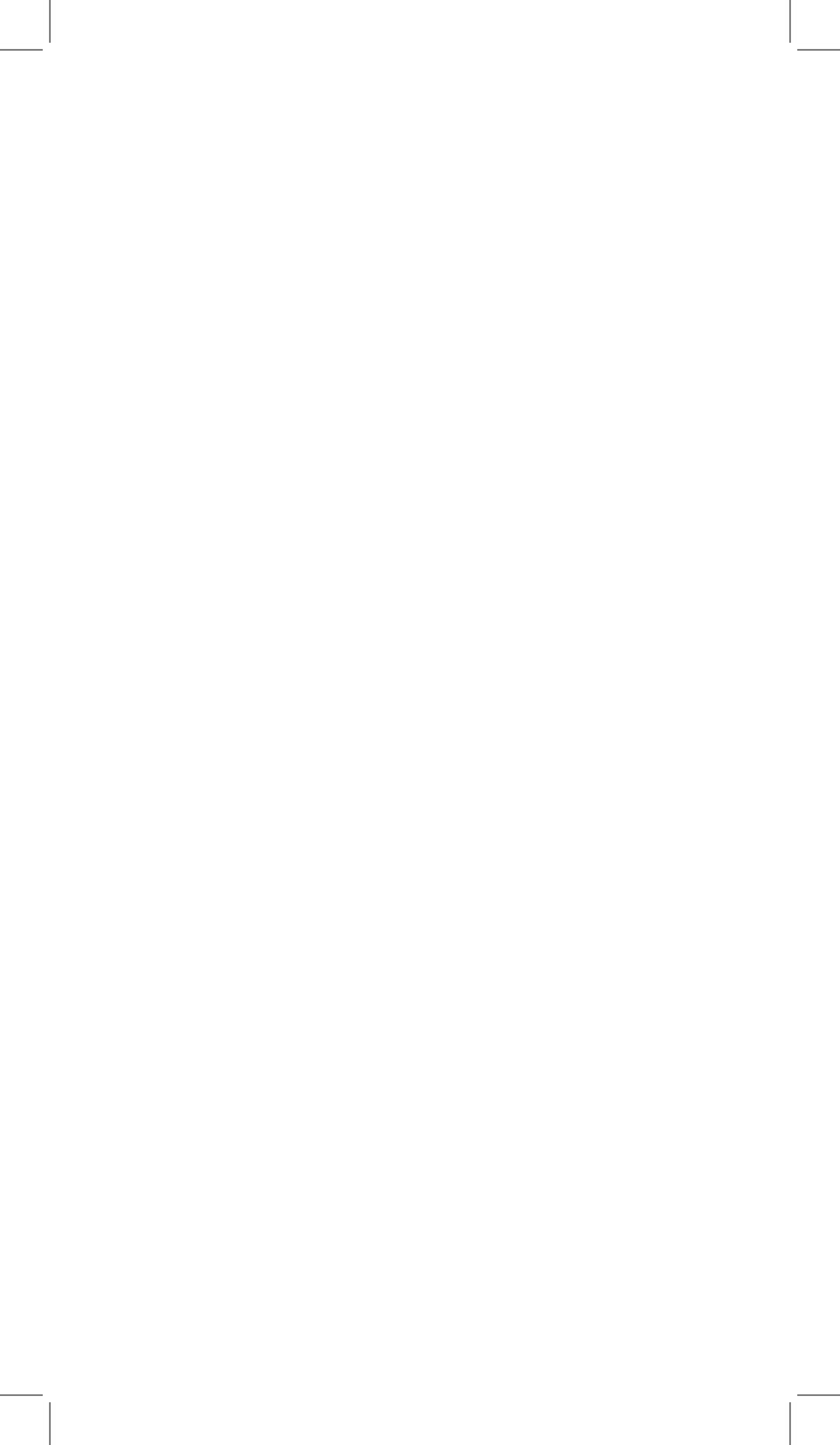
— Non, je ne la vois pas.

— Vois-tu, moi non plus je ne te vois pas.

Je fonds en larmes au milieu de mon lit. Le lit double est une mer infinie où je me perds dans le vice, l'alcool, la drogue et l'avarice. Comment te sens-tu, hein? Comment veux-tu que je le sache si tu ne dis rien tandis que tout éclate, en lumières, et en vents. Arnaqué comme un roi encre son trône, je me décide à me lever puis je plonge dans le *sofá*.

### **J'ai préféré attendre l'hiver pour mieux patiner sur mes mots**

Ce fut la nuit. Je ne vis que la lune se refléter dans l'eau, ne faisant plus aucun effet sur la marée de nos corps engourdis. Facebook était devenu aussi étourdissant que de te voir danser. Il n'y avait plus que l'existence d'un crépuscule, d'une répétition constante des encadrements et des images. Le béton me fit rire. Après la visite de l'aurore, l'eau gela et j'allai jusqu'au paradis pour mieux me voir dans la glace, pour mieux me souvenir de toi, mon reflet.



**ESSAIS**





# ET SI FACEBOOK ÉTAIT UN ROMAN?

---

Isaac Montreuil

*Ce texte est la prolongation d'une réflexion entamée par Cédric Trahan. Publié dans un numéro précédent de la revue Ekphrasis, « Facebook » entendait illustrer la pratique du stalk, en reconstruisant l'identité d'un certain Guillaume L. à partir des informations personnelles disséminées sur son profil facebook. Dans « Facebook 2.0, ou ma vie à l'attention de Guillaume L. » — encore inédit à ce jour — C. Trahan tentait d'esthétiser ses publications, au point d'introduire, progressivement, une part de fiction. Toutefois, ces deux entreprises trahanesques reposent sur le même postulat inavoué : la plateforme virtuelle retient quelque chose de la littérature... Et si Facebook était un roman?*

**Facebook, Mark Zuckerberg, Éditions des Internets, coll. « En ligne », Montréal, 2015, 1984p.**

Lors de son sixième Noël, ma fille m'a offert, avec la complicité de son deuxième père, le

tant attendu *Facebook* de Mark Zuckerberg. Élu *cadeau de choix* par les librairies, hissé au sommet des palmarès de vente, encensé par la critique journalistique, mais snobé par les universitaires à cause du tapage médiatique, ce roman mérite l'entièreté de mon attention, et je vous prie d'excuser le retard de la publication de ce compte rendu. Vous me connaissez : je peine à suivre le rythme du marché du livre.

Devant les yeux de ma petite et, derrière elle, de mon conjoint, j'ai retiré l'emballage du cadeau, apercevant ce beau petit objet. Bleue, ornée du désormais célèbre logo, la couverture m'invitait à écrire mon courriel et mon mot de passe. D'après le *Journal de Montréal*, Zuckerberg avait insisté auprès du graphiste pour garder ce dispositif qui évoquait à la fois le journal intime et le *Livre dont vous êtes le héros*. Un peu plus bas, il était écrit : « c'est gratuit (et ça le restera toujours) ». Eh oui ! *Facebook* est le premier roman de mille-neuf-cent-quatre-vingt-quatre pages à paraître gratuitement. Mais cela n'a pas de quoi surprendre si vous avez côtoyé les Éditions des Internets. Cette édition est connue pour le bas prix de ses productions littéraires, puisqu'elle mise sur l'impression de bandes publicitaires en marge des pages paires.

Rassurez-vous, elles sont subtiles et ne nuisent pas à la lecture ; l'infographie de la collection « En

ligne » est aussi soignée que celle de la Peuplade et du Quartanier. Quelle patience ! Quelle minutie ! En effet, le roman est entièrement composé de fragments d'une longueur variable (allant d'un seul mot à trente lignes et plus<sup>1</sup>) dans lesquels sont inclus d'autres fragments, dans lesquels peuvent siéger à leur tour des réponses à ces derniers. Zuckerberg, en bref, déploie ce que j'appelle une *structure en escalier*<sup>2</sup> pour bien ordonner la matière romanesque de *Facebook*.

Ces fragments ne sont pas de même nature selon le chapitre auquel ils appartiennent. Le premier chapitre est intitulé d'après le protagoniste du roman. Il ne recèle que des textes référant à celui-ci, soit parce qu'il en est l'auteur, soit parce qu'il est *taggé* par l'un de ses *amis*. Le *tag* est une invention narrative de Zuckerberg qui relie un texte à une personne. Elle sert à résoudre l'un des problèmes des romans fragmentaires, soit l'impossibilité de *faire récit*. Comment peut-il y avoir une histoire si chaque pièce du casse-tête ne forme finalement pas un beau tableau ? Plutôt que d'opter pour un fil continu, Zuckerberg dessine une multiplicité de parcours de lecture à travers un labyrinthe de renvois.

Le second chapitre est dédié à une masse informe et chaotique qui représente tout le contraire de son titre : « The Wall<sup>3</sup> ». Ce chapitre est le plus éclaté et le plus « collaboratif » du

roman. Cet ensemble de fragments a été écrit à plusieurs mains, comme l'affirme l'auteur dans une entrevue à *Tout le monde en parle* : « Mes amis m'ont fait l'honneur de contribuer à mon *opus magnum* ». Néanmoins, je reconnais ici l'une des stratégies éditoriales vieilles comme le monde, stratégie consistant à réduire le travail de l'auteur à une activité de collectionneur ou d'éditeur. Le lecteur le devine après quelques paragraphes, Zuckerberg se cache derrière tous les pseudonymes. N'est-il pas préférable de regarder le roman sous cet angle ? Je crois que l'ampleur du travail stylistique n'émerge qu'à cette condition. *Zuckerbeg est maître dans l'art du pastiche*. Il imite sans vergogne le jargon d'une mécanicienne et les tics d'un secrétaire. Il recrache la xénophobie des Québécois et le babillage des enfants. Parfois, il utilise le style soutenu. Parfois, les fautes d'orthographe pullulent comme des mouches.

Le troisième chapitre démontre une autre forme d'inventivité. Celui-ci est composé d'une somme de capsules biographiques, toutes intitulées *Wall de...* Zuckerberg a ainsi imaginé la vie de plus d'une centaine de personnages de milieux et de générations différents. C'est d'ailleurs ce qu'il appelle un *profil*. Dans l'économie du roman, ils ont une fonction extrêmement importante, car ils définissent le type ainsi que les relations du personnage. S'agit-

il d'un étudiant ou d'un travailleur? Vient-il du Québec ou de l'Ukraine? Est-il en couple ou en relation libre avec tel autre personnage? Qui sont les membres de sa famille? Qui sont ses amis? Et plus essentiel encore, qui ne le sont pas? Vous comprendrez que les *profils* ont une importance capitale pour l'intelligibilité du roman.

« Messages privées », le dernier chapitre, est une immersion dans la vie intime des protagonistes, immersion qui diverge formellement des sections antérieures. En effet, Zuckerberg puise à même le genre du roman épistolaire. Il entreprend de maintenir en vie une gigantesque correspondance entre ses personnages. Chaque *conversation* — puisqu'il ne s'agit pas, à proprement parler, de *lettres* — contient une pléthore d'anecdotes cocasses et un foisonnement d'intrigues savoureuses. Zuckerberg révèle ici sa maîtrise du cœur humain et du potinage. De jeux de mots en mots d'esprit, il m'a autant ému qu'amusé. Je crois toutefois que le véritable intérêt de ce chapitre relève d'une lecture croisée. Saisissez-vous d'un événement, comparez les versions! Accrochez-vous à un personnage, explorez ses diverses conversations! Vous verrez, ce qu'à l'un il avoue, à l'autre il le cache. Encense-t-il son ami? À son amoureux, il l'insulte! Ce chapitre est décapant : mes héros se sont transfigurés en les pires vauriens! Même les

plus idiots du roman apparaissent sensibles et, en quelque part, intelligents...

*Facebook* ne serait pas *Facebook* sans l'interdisciplinarité qui le traverse de part en part. Je me suis penché jusqu'à présent sur la dimension textuelle du roman en évitant volontairement sa dimension visuelle. Ce pavé de près de deux-mille pages contient une immense banque d'images, les unes associées aux profils, les autres disposées au bon gré du *Wall*. Chaque profil, et j'insiste, est représenté par un portrait du personnage. L'auteur est donc photographe! me direz-vous. Zuckerberg a donc photographié plus de deux cents personnes pour mener à terme son projet. Considérant que les portraits se ressemblent tous<sup>4</sup>, et qu'ils relèvent par conséquent d'un travail en studio, personne ne pourra le soupçonner d'avoir volé l'image de ses modèles. Le recours à une panoplie de décors, de costumes et d'objets est éminemment visible sur les images présentes dans les *Walls*. En quelques pages, parfois dans la même page, se côtoient des photos des familles, des reportages sur la guerre civile en Ukraine, le minois de minous, la propagande de Daesh, etc.

Outre la parade ostentatoire des lobbies à l'oeuvre dans l'*entreprise* littéraire (de nombreux décors ont été commandités par IKEA; Apple a mainmise sur la plupart des appareils informatiques; le recours à des modèles, les

droits d'auteurs et les voyages à travers les continents coûtent une fortune), la juxtaposition du texte et de l'image vise à augmenter l'effet de vraisemblance. Elle apporte la preuve de l'harmonie entre les paroles et les actions du « personnage ». Masquant son style sous une tonne de voiles, construisant un univers parallèle par les images, *Facebook* travestit le faux en un avatar du vrai.

Il serait mal aisé de terminer ce compte rendu sans évaluer, sans critiquer ce roman. Pour ce faire, il faut l'intégrer dans l'ensemble de la production romanesque de notre époque et voir les tendances qu'il reprend à son compte et qu'il réorganise. D'abord, l'usage hétérogène du fragment saute aux yeux, puisque le roman depuis la Seconde Guerre mondiale explore cette forme d'expression, que l'on pense à Nathalie Sarraute, à Marguerite Duras, ou à un romancier québécois comme Eric Plamondon (*Mayonnaise, Pomme S*). Nous avons déjà vu que cette expression écrite, munie du *tag* et de l'*hétéronymie*, acceptait un mode de lecture non linéaire, ouvert aux lecteurs.

D'un autre côté, l'accumulation des fragments vise à *faire concurrence à l'État civil* comme disait Balzac. Elle est le résultat d'une volonté totalisatrice, une hypostase des romans encyclopédiques des dix-neuf et vingtième siècle, de Balzac à Zola en passant par Jules Romains

(*Les hommes de bonne volonté*, 1932-1946), Roger Martin du Gard (*Les Thibault*, 1922-1940), Georges Perec (*La Vie mode d'emploi*, 1978). Qu'ils relèvent de la saga familiale ou du portrait d'époque, ces romans encyclopédiques sont certes similaires sur le plan de l'esprit, mais guère sur celui de la lettre, puisqu'ils pactisent encore avec le récit traditionnel, contrairement à la pratique *anthologique* présente dans des oeuvres contemporaines monumentales à l'image de *Ward* (Frédéric Werst) ou du manuel de *Littérature nazie en Amérique* (Robert Bolaño). Ce premier se présente comme le traducteur des textes fondateurs d'un peuple inconnu, les Ward, alors que ce deuxième se dit historien d'une littérature fictive. À l'intérieur de ces romans sont parsemés d'innombrables textes de nature différente, du code civil à la prière en passant par des extraits de roman et de poèmes wardiens. À la fois *encyclopédie* de la vie sociale et *anthologie* de textes, *Facebook* s'inscrit dans une vogue bien établie de la littérature contemporaine.

Après avoir terminé *Facebook*, j'ai été surpris de sa popularité. Il est rare que des romans à fragments et à structures torsadées aient un succès populaire. Cela s'explique néanmoins par un fait très simple : *Facebook* contient des passages susceptibles de plaire à tous les publics. Zuckerberg y parle de politique, de cuisine,



d'amour, d'art; il cite des philosophes, Gandhi et de nombreux proverbes (bouddhistes, chrétiens, populistes, etc.). Il nous fait rire avec ses blagues, nous émeut avec les déboires de ses personnages. Cette somme a de quoi intéresser tous les lecteurs et toutes les lectrices du Québec, mais il faut savoir nager dans ce marécage d'informations. Ce pavé n'est pas de ceux que l'on lit d'une traite, on le *pratique* plutôt qu'on ne le *lit*. Nous devons sauter des passages par-ci, des fragments par-là. Pour reprendre les termes de Mark Zuckerberg lui-même, il faut pratiquer la technique du « scroll down ».

Christophe T. Riddle

30 décembre 2015

Montréal

<sup>1</sup> Nous sommes loin des 140 caractères du collectif postoulipien « Twitter », également publié chez Les Internets.

<sup>2</sup> D'autres encore parlent d'une structure en *poupées russes*.

<sup>3</sup> Zuckerberg a probablement été influencé par le disque éponyme signé par le groupe Pink Floyd. Voir, à ce sujet, la pièce *Empty Spaces* : « What shall we use / To fill the empty spaces / Where we used to talk? / How shall I fill / The final places? / How should I complete the wall? »

<sup>4</sup> Un visage, photographié de face, sourit à la caméra. Les bras du modèle entourent le cadre, mais les mains et le bas du corps demeurent toujours invisibles. Zuckerberg appelle ce genre de portrait, un *selfie*.

VISITEZ-NOUS SUR  
**EKPHRASIS.CA**